

LA SOUPE

Marguerite Andersen. *Sudbury/* Montréal: Éditions Prise de parole/Triptique, 1995.

par *Lélia Young*

Le dernier roman de Marguerite Andersen, *La soupe*, est une oeuvre postmoderne, en ce sens qu'elle est anti-essentialiste. La narratrice construit son récit et son identité, en décousant le vécu de son personnage central. Pour ce faire, elle essaie de découvrir l'information manquante et d'expliquer pourquoi certains liens sont dissimulés. Cette oeuvre, marquée par la volonté narrative d'écrire, donne une perspective polyphonique de la vérité.

La soupe débute avec la perte du seul homme, le professeur Paul Bonavoy, auquel l'héroïne, Hélène Latour, avait consacré temps et énergie. Cet homme, qui n'était ni son amant ni son ami, avait su l'accaparer par des notes qu'il avaient écrites dans ses agendas universitaires, notes qui constituaient une sorte de journal intime et dont elle devait disposer.

Nous retrouvons dans ce roman les thèmes chers à Marguerite Andersen et les préoccupations féministes qu'ils sous-tendent. Pour n'en citer que certains, nous mentionnerons ceux qui traitent de l'amour maternel, de l'iniquité sociale, de la pornographie et des rapports homme-femme, toujours difficiles. L'usage de certaines expressions comme "trousser une fille" révèlent aussi bien le rejet de la mentalité machiste, percevant la femme comme un objet, que le refus du désir féminin nié et subjugué.

Hélène aurait voulu poser mille et une questions à Paul Bonavoy pour mieux orienter le roman biographique qu'il suscitait en elle, mais elle ne l'a pas fait; elle a préféré, par timidité ou paresse, interpréter et mener son enquête à partir des notes incomplètes laissées à sa disposition. Elle agira finalement comme une détective, procédure qui alimentera d'une

certaine manière l'intérêt de son écriture. Ce n'est qu'après le décès de son héros, une fois que «Bonavoy n'existe plus que sur papier» (l'on peut déceler ici un raccord effectué avec *L'homme papier*, autre roman de l'auteure), que Hélène Latour fera finalement la relecture de son texte au lecteur. Le récit biographique dont il est question est voulu dès le départ inachevé ou plutôt en voie de construction. Ainsi, dès les premières pages, l'on est jeté dans une expédition du hasard, dans ce qui fut le quotidien passé d'un inconnu, et c'est à travers des réflexions émises sur sa propre condition que la narratrice nous renseigne sur les personnages et les divers lieux qu'ils parcourent.

Bonavoy est présenté comme un échec professionnel, malgré sa position, surtout à cause de son incapacité à créer des oeuvres littéraires. Hélène Latour dira de lui: «Bonavoy était critique. Il me semble qu'il n'a rien construit, créé, façonné.» Nous avons ici, l'évaluation sous-jacente d'un corps universitaire cloisonné dont les formes et les concepts se figent.

Au moyen d'une écriture sobre dans son naturel, l'auteure fait passer avec l'humour d'une ironie mordante, un examen de la vie sociale. Tout le récit sera parsemé d'associations et de rappels marqués par un instinct qui tourne souvent au comique. Marguerite Andersen, telle une bouffée d'air frais, vient nous surprendre par la spontanéité bouleversante de son style et nous ne pouvons que la remercier d'avoir su amener son héroïne à la vie par le moyen de la création. L'auteure a pu humaniser le poids du vide en le faisant voyager non seulement dans l'intimité des habitudes culinaires de ses personnages, mais aussi, à travers le temps et l'espace d'une histoire touchée par le colonialisme.

Le "je" de la narratrice entre comme spectateur dans la vie intime de son héros et, parfois, l'on se trouve envahi par un sentiment de voyeurisme. Les thèmes sont abordés durement et sans sensiblerie. Parlant du vieux Bonavoy dans son asile, elle dira: «S'il me fait pitié? Oui et non. Parfois, j'ai envie de le rayer de ma pensée, comme on

écraserait un cafard. À d'autres moments, je m'efforce de le respecter comme je respecte le vieux gorille assis au fond de sa cage du Jardin des Plantes.» Une sorte de violence verbale mêlée à un style impatient et volontaire tranche parfois sur de belles descriptions, toujours heurtées par le poids de la réalité qu'elles projettent: «L'hiver, les fauteuils du vestibule, salle d'attente de la mort, accueillent ces silencieux voyageurs du destin.»

Marguerite Andersen se révèle à travers la narratrice et le fantôme de Bonavoy, homme objet qui cache un secret. Elle nous ramène, par le biais de la confrontation, à la passion de la mère, pierre angulaire de son écriture. Hélène confiera: «Comme moi, Bonavoy est resté célibataire. Comme moi, il a vécu avec sa mère. Sa mère qu'il aimait, je crois, comme j'ai aimé la mienne, jusqu'à la mort.» L'amour de la mère et celui de la soupe, cette création de "bonne ménagère" qui relie les sens à la terre, constituent les éléments clés qui affûtent la cohérence textuelle du roman.

Le livre de Marguerite Andersen représente une sorte de parodie du pouvoir masculin qui détient la critique, c'est une oeuvre de reconstitution divertissante, bien écrite et qui repose entièrement sur la personnalité de son auteure.

FEMMES VOILÉES: INTÉGRISMES DÉMASQUÉS

Yolande Geadah. Montréal: VLB Éditeur, 1996.

par *Suzanne Champagne*

L'essai de Yolande Geadah est une invitation à approfondir la réflexion sur la controverse qui entoure le port du voile islamique à l'école, à partir d'un cadre politique et féministe tout à fait pertinent pour le sujet. C'est dans le but d'éclairer la polémique sous un autre angle que ceux du droit et de la diversité culturelle que Yolande

Geadah, politicologue, a entrepris de partager ses réflexions sur l'intégrisme religieux qui, comme elle le souligne honnêtement, ne se limite pas à l'Islam, n'est pas seulement issu de l'immigration et va bien au-delà de la simple question du voile.

Publier un essai sur l'intégrisme religieux et particulièrement islamique ne consiste pas à jeter le discrédit sur l'Islam mais, au contraire, à le réhabiliter aux yeux de ceux et celles qui ne verraient dans cette religion de conquêtes historiques que son aspect totalitaire. L'Islam est loin d'être homogène. Yolande Geadah n'entend pas forcer une représentation unitaire de l'Islam. Au contraire. Dans cet essai, elle fournit des éléments essentiels à la compréhension des modalités de transformation du religieux en politique. L'objectif est on ne peut plus valable du point de vue des sciences sociales. Loin d'insinuer que le Québec est en train de vivre cette transformation, elle en expose simplement le processus à partir de l'expérience égyptienne. Dans cet essai, madame Geadah nous incite à réfléchir aux enjeux de la montée des intégrismes de toute origine, de façon à conserver les acquis fragiles des luttes féministes et politiques dans une société traversée par des difficultés socio-économiques. Elle ne juge pas. Il faut être mal intentionné pour penser que Geadah rejette le "hijab" en tant que vêtement et, pire encore, les femmes qui le portent. Chercheuse, féministe et analyste, elle documente, elle interpelle, elle examine. Quoi qu'en disent certaines personnes en désaccord avec l'analyse présentée dans cet essai, il n'y a là aucune "théorie de la conspiration" pouvant conduire à l'exclusion des citoyennes musulmanes dans notre société. Au contraire, le livre propose une approche globale et cohérente qui, tout en respectant le pluralisme religieux, cherche à éviter de soumettre le domaine public à des préceptes religieux parfois trop rigides.

L'intégrisme que madame Geadah définit comme une interprétation sélective et viciée des textes religieux

comporte des dimensions sociales et politiques qui s'articulent dans des discours et des pratiques qu'il convient de déconstruire pour en saisir tout le tort fait à l'Islam, aux femmes et à la démocratie. Ce livre est un bel hommage à l'Islam en même temps qu'un coup de barre à l'imposture et une mise en garde aux laïques athées qui, sous couvert de respect de la diversité religieuse, s'empêchent de discuter des véritables enjeux politiques de l'intégrisme islamique, dont les rapports femmes-hommes et la soumission du social et du politique au religieux. On sait combien l'Occident est passé maître dans l'observation silencieuse des conflits racistes et même des génocides jusqu'à ce qu'il craigne des retombées sur lui-même.

Une analyse féministe fine doublée d'une analyse politique objective et lucide, dans un langage accessible, convenait tout à fait à la collection «des femmes en changement» de VLB éditeur. Yolande Geadah m'a fait mieux connaître et apprécier la religion islamique que j'ai abhorrée, lors d'un séjour de 2 ans en Algérie, suivi de plusieurs séjours en Afrique noire islamisée. Certes, des universitaires, comme il s'en trouve toujours, pourraient être tentés de reprocher à l'auteure l'insuffisance de sources documentaires historiques et/ou théologiques. Le reproche ne tient pas quand on replace l'ouvrage dans la catégorie vulgarisation grand public. Les références bibliographiques sont pertinentes et utilisées honnêtement. La réflexion personnelle que nous livre ici l'auteure repose non seulement sur une enquête récente de deux ans en Egypte, son pays natal, dont elle fait une étude de cas, mais aussi sur une longue expérience de réflexion féministe et de militantisme pour la défense des droits des femmes et des opprimés. Sans prétention, mais avec doigté, Yolande Geadah démasque les enjeux politiques de l'intégrisme dont le voile n'est qu'un symbole. Soulever le voile de l'obscurantisme religieux, dénoncer les pièges du discours de l'intégrisme, démonter les mécan-

ismes subtils de soumission des femmes demandaient de la maturité intellectuelle et du courage. De toute évidence, Madame Geadah en a. Il y a donc lieu de considérer l'ouvrage pour ce qu'il est, dans sa structure et dans son argumentation. Tant mieux s'il provoque. Le débat n'en sera que plus approfondi.

Le livre se divise en trois parties relativement d'égale importance, regroupant chacune quatre chapitres.

Dans la première partie, intitulée «La dimension religieuse», l'auteure s'emploie à documenter la diversité culturelle et idéologique de l'Islam. Dans un premier temps, elle montre que la majorité des populations de culture et de langue arabes sont certes de religion musulmane mais que des musulmans se retrouvent dans des pays qui ne sont ni majoritairement islamiques, ni arabophones (v.g. Bosnie, Chine). Dans un second temps, elle rappelle qu'au fil des siècles l'Islam a inspiré plusieurs écoles de pensée qui se distinguent tant par les croyances que par les pratiques allant «de l'extrême droite à l'extrême gauche» (32). Le chapitre 2 est sans doute l'un des plus importants de cette partie, car il campe historiquement, les origines des interprétations misogynes actuelles des rapports entre les femmes et les hommes. En effet, Yolande Geadah explique clairement comment la *charia*, loi islamique qui a été établie entre les 7^e et 10^e siècles par des juristes à la lumière des pratiques sociales et juridiques de l'époque médiévale, en arrive à imposer des rapports de sexes qui n'ont pas suivi l'évolution des sociétés obligeant les musulmans contemporains à se satisfaire d'interprétations formulées pour la dernière fois il y a 1000 ans par des juristes d'écoles opposées, avec tout ce que cela comporte de restriction et de rigidité.

Dans la deuxième partie, intitulée «Les dimensions politique et sociale», Geadah analyse les mécanismes à l'oeuvre dans l'expansion de l'intégrisme islamique en prenant comme exemple la société égyptienne, traditionnellement plurale et libérale par

excellence, comparativement à l'ensemble des pays musulmans. L'auteure montre comment des pratiques d'intimidation, de harcèlement et des incitatifs pécuniaires sont venus à bout des résistances, avec la complicité des pétrodollars de l'Arabie Saoudite.

La troisième partie, intitulée «Les enjeux du voile en Occident», s'ouvre sur une discussion sur les raisons évoquées par les femmes et jeunes filles musulmanes pour porter le voile. Le sens libérateur que certaines attribuent au port du voile (protection contre le harcèlement sexuel, affirmation de l'identité culturelle ou religieuse) ne change rien au modèle de société que sous-tend ce dernier: représentation patriarcale des rapports femmes-hommes. Pour la politologue, le fait de vouloir considérer le voile uniquement dans sa dimension religieuse ou identitaire repose sur une vue à court terme. C'est oublier que le voile fait partie de tout un arsenal idéologique qui nie l'égalité des rapports femmes-hommes, les libertés fondamentales et les principes démocratiques qui caractérisent la société occidentale. Par conséquent, à la lumière de ce qui s'est passé en Egypte et ailleurs en pays pluraliste, il apparaît clairement que l'expansion du port du voile au Québec pourrait être le prélude à l'imposition d'autres

mesures particulières dont la *charia* et le tribunal islamique. À cet effet, l'auteure se surprend que les efforts visant à soustraire des citoyens canadiens musulmans aux lois laïques canadiennes pour les soumettre aux lois de la *charia* appliquées par un tribunal islamique, ne suscitent que peu d'émotion dans la population québécoise. Il ne faut pas s'en étonner. Il faudrait d'abord que les citoyens canadiens et québécois soient au courant de ces tentatives et conscients des dangers que cette ghettoïsation représente à long terme, d'une part pour l'intégration sociale des musulmans dans une société pluraliste comme la nôtre et, d'autre part, pour le respect des droits fondamentaux, en particulier l'égalité des sexes (en dehors de toute considération religieuse) qui est un acquis encore bien fragile.

La polémique autour du voile islamique reflète deux visions du monde. Comme le note si pertinemment Geadah, «la question est de savoir de quel côté ira notre solidarité» (251). L'auteure insiste sur le danger de sombrer dans une léthargie intellectuelle qui empêche, au nom du respect du pluralisme religieux et culturel, d'agir maintenant avant de se retrouver coincés dans la « spirale sans fin des concessions » (257). L'interprétation juridique actuelle des

notions de « liberté religieuse » et d'« accommodements raisonnables » invoquées en lien avec la Charte canadienne des droits et libertés, facilite l'expansion des mouvements intégristes de toutes origines qui se réclament des principes de liberté individuelle mais finissent par confisquer ces mêmes libertés. C'est pour cela que les milieux éducatif et juridique doivent demeurer vigilants en tant que porteurs des principes fondamentaux qui sous-tendent la société québécoise. Ce n'est pas pour rien que les intégristes cherchent à investir ces deux milieux. Le dernier chapitre du livre est donc un plaidoyer percutant contre la priorité de l'identité religieuse sur l'identité civique et nationale, « le droit à la différence ne devant surtout pas aboutir à une différence des droits » (288).

Ce simple compte-rendu pourrait laisser croire que Yolande Geadah adopte une approche alarmiste, influencée par l'expérience de la société égyptienne. À plusieurs reprises, l'auteure reconnaît que l'Occident se distingue de bien des façons des sociétés musulmanes d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. N'empêche, qu'il soit d'ici ou d'ailleurs, le mouvement intégriste est porteur des mêmes valeurs et, par conséquent, soulève les mêmes enjeux.

Four fantastic issues will mark *Canadian Woman Studies/les cahiers de la femme* twentieth-anniversary celebrations:

"Women and Education"

"Women and Work"

"Mothers and Daughters"

and our special commemorative "Twentieth-Anniversary" issue

We need your support. Help us to continue providing a voice for women all over Canada, and be a part of our ongoing celebration of the experiences, insights, and reflections of women from all walks of life.

If you are not already subscribing, send your order in now. Or, why not consider sending us a tax-deductible donation? All amounts are greatly appreciated—and we will acknowledge any contribution you make with a charitable tax receipt! Just turn the page ...

Our twentieth year is going to be our best ever!